



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

L'orientale allégorie : le conte oriental au XVIII^e siècle en France (1704-1774) / Jean-François Perrin
éd. Honoré Champion, 2015
cote : 60.566

Si l'Orient m'était conté... C'est le propos de cette étude extrêmement érudite mais vivante de Jean-François Perrin, professeur émérite de littérature française à Grenoble. Expert en fées en tous genres puisqu'il a lancé la revue éponyme en 2003, il a emprunté à un auteur qu'il a publié, A Hamilton, son titre : « Ensuite viennent de Syrie / Volumes de contes sans fin / Où l'on avait mis à dessein / l'Orientale allégorie ».

« Allégorie ou métaphore filée, discours à double sens, texte crypté ». L'authenticité de ces contes est d'ailleurs douteuse car il faut, à son avis, voir la fiction orientale comme « un prétexte commode pour représenter allégoriquement certains aspects de la société française de la Régence ou pour se représenter les théories économiques » conclura l'auteur au terme d'une analyse des différents conteurs dans la lignée d'Antoine Galland ; « *Zadig* est un ouvrage qui en dit plus qu'il ne semble en dire » et Locke, Cyrano, l'Arioste et Malebranche se retrouvent dans les fées orientales de Crébillon et Hamilton. L'auteur parlera même de « recyclage » ! Mais pourquoi cette vogue orientaliste et comment a-t-on décrit l'Orient et l'islam au XVIII^e siècle ?

Tout est parti d'Antoine Galland qui a su, avec les *Mille et Une Nuits*, traduites d'un manuscrit syrien du XV^e siècle, actualiser sa matière pour ses contemporains « tant sur le plan de la langue que sur celui des idées et l'acclimater au goût français ». Et quel est le pourquoi de cet engouement, même si l'attrait du merveilleux datait de Charles Perrault, le chef des Modernes, suivi notamment par Madame d'Aulnoy ? J. F. Perrin étudie donc la genèse du conte en suivant le fil qui relie Hamilton, Voltaire (qui avait aussi transposé un récit encore plus ancien que les Nuits, tiré du syrien, *Le Taureau blanc*), le méconnu Gueullette (avec ses *Sultanes du Guzarate*), Crébillon (qui japonisa avec *Tanzai*), Tiphaine de La Roche (médecin polygraphe, tiré de l'obscurité) et Rousseau (et son étrange *Reine Fantastique*, qui reconnaissait la filiation complexe de l'auteur de ce genre de littérature) : « caractère fantastique et âme sage et folle à la fois » (Lettre de 1756).

J. F. Perrin résume ainsi son sentiment : « le XVIII^e siècle savant a cru sincèrement enquêter sur la réalité des altérités auxquelles il s'ouvrait, il a cherché à vulgariser correctement ce qu'on savait auprès d'un large public et il n'y a pas mal réussi avec sa lignée de contes.





Académie des sciences d'outre-mer

D'autre part l'Orient des Lumières est surtout un rapporteur des grands débats européens et français sur l'époque » : société, mœurs, pouvoir et religion. Orient rêvé et fallacieux, dans le contexte de luttes pour le pouvoir entre France et Angleterre, avec l'irruption sur la scène de la Russie de Catherine II. Car on connaît la riposte d'Edward W. Saïd dans son *Orientalisme*.

Pour son analyse de l'invention du genre, l'auteur situe dans le droit-fil de Galland, le comte Antoine Hamilton (1645-1719), un Anglais très francisé, beau-frère du Comte de Grammont et familier des petites cours littéraires de Sceaux et des Conti au Temple. Le libre-penseur aurait écrit à l'intention « des jeunes filles de l'aristocratie qui s'ennuyaient à périr ». Ce conteur plein de compassion fut admiré et imité par Voltaire et Crébillon pour ses parodies des contes de fées de Perrault, avec *Fleur d'Epine* ou *Les Quatre Faccardins*.

Il était trop sceptique pour croire à l'authenticité des contes orientaux : « plus Arabes que les Arabes », bien que l'allégorie soit une spécialité orientale : « Les Levantins se plaisent à allégoriser ». D'ailleurs il se délecte du non-sens : sa princesse Alie, fille d'un druide magicien, amoureuse d'un prince disparu, se promène dans le jardin du château assiégé par le géant Moulineau, en lisant... *Les Mille et Une Nuits* pour dissiper son chagrin ! « Il avait le génie des anachronismes et des fatras », mélangeant les époques, celle du Roi Soleil, les sources du Nil et les grandes eaux de Versailles. Par son « principe de déconstruction, son renouvellement », il ouvre la voie aux contes libertins de Crébillon, lance la lignée satirico persifleuse du conte oriental à la française jusqu'au « séisme » des *Lettres Persanes* de Montesquieu. Voltaire, lui, « n'a pas théorisé, se servant éventuellement de ses tropes sceptiques dans ses argumentaires pour désarmer la croyance » que ce soit dans *Zadig* ou *La Princesse de Babylone*. On peut noter qu'il a des acceptions différentes et successives de l'Islam et du Coran selon qu'il joue ou non sur le registre polémique et surtout pour atteindre tous les monothéismes.

Gueullette (1683-1766), ancien substitut du Procureur du Roi au Châtelet, auteur de théâtre, séduit par l'Orient, édite le fabuliste indien Bidepaï dont La Fontaine, un « autre passeur », s'inspirera parfois. Pour ses *Contes tartares, mogols et chinois*, il fait des emprunts aux contes allemands qu'on connaîtra par Grimm, et même aux traités de démonologie. Il est vrai que « Voltaire les citait volontiers au même titre que l'Écriture Sainte ou les Pères (de l'Église) ». L'auteur parle même de « montages ». Dans un conte chinois, il s'agit de convertir la fiancée géorgienne et musulmane d'un roi de Chine. Un mandarin qui a visité le monde entier, sous des formes sexuelles différentes et a pratiqué toutes les religions successivement, doit l'initier à la métempsychose ! Cette littérature correspondrait à un nouveau public « avide de l'Autre et de l'Altérité, mélange de crédulité et d'incrédulité ». Les contes de Gueullette furent d'ailleurs une source d'inspiration pour les anglo-saxons dont W. Beckford et son fameux *Vathek* ou Goldsmith. « *Les Sultanes du Guzarate* seraient le livre le plus intéressant de tout le corpus orientaliste ».

On retrouve ce mandarin transgenre, si l'on peut dire, dans l'analyse du complexe de Tirésias, le devin à la double identité et convaincu de la supériorité féminine dans les sensations, à travers le thème de « l'inquiétude de la différence des genres » jusque dans *Les Bijoux indiscrets* de Diderot. Dans *les Sultanes*, leur seigneur et maître se fait passer pour mort afin d'espionner leurs réactions grâce aux eunuques, ambigüs et inquiétants. A travers « la sophistication de Crébillon... dans l'avatar féminin du conteur », Perrin analyse le désarroi du



Académie des sciences d'outre-mer

libertin. La vie cachée des sérails fascine et toute une « littérature viatique » témoigne surtout de l'imagination ou des vantardises des auteurs.

Paradoxalement, ce sont *Les Lettres édifiantes* des Jésuites missionnaires autour de 1718, qui ont éveillé la curiosité pour la doctrine de la transmigration des âmes ou métempsychose qui a touché Voltaire, Gueullette ou Crébillon. Ce qui mène aux *Bigarrures philosophiques* de Tiphaine de la Roche (1722-1774) qui, par sa formation médicale, évolue, de la « fiction abracadabrantesque » vers un amalgame pseudo-scientifique et technique. Ses titres en donnent un aperçu : *la Zazirocratie*, *Amilec ou la graine d'homme*. *Les Visions d'Ibraïm* se présentent comme un traité sur les rêves mais en établissant une sorte de classification des êtres avec des catégories comme « l'homme plante au sommeil profond jusqu'au fou au cerveau en délire ». Le réveil d'une population endormie (on dirait médicalement une cohorte selon nous) « provoquerait un influx brutal d'esprits animaux... Quelques cervelles aptes à une circulation vive fourniraient intellectuels et artistes... les stupides aux canaux cérébraux insuffisants et peu ouverts ne se réveilleraient jamais totalement » !

Rousseau a cédé également à la mode orientaliste avec sa Reine - en portant aussi des robes flottantes à l'arménienne pour son confort - mais c'est pour se livrer sous le manteau à un discours subversif : en 1758, Formey, auteur d'un *Essai sur le sommeil* (1754), écrira au Comte Algarotti à Berlin : « Je ne vois pas qu'il y ait de clef particulière dans *La Reine Fantastique* mais ce qui y perce partout, c'est l'esprit de singularité, la démangeaison de fronder les usages reçus et l'irrévérence pour les choses sacrées ». On en jugera : « Ce n'est pas qu'à moi, Druide, qu'il importe beaucoup que les deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume et ne pas s'exposer à prendre un évêque pour le Mufti et le missel pour l'Alcoran ». Et dans une veine plus libre, il écrit : « La reine en mal d'enfants allait respirer l'air prolifique de tous les lieux saints visibles ».

La conclusion serait de s'en remettre à la fable de Kalila et Dimna, chacals aux amours traversées : « On n'en a jamais terminé avec la lecture d'un livre ; on est dans la situation d'un homme à qui l'on donne de belles noix dans leurs coques : il ne pourra profiter des fruits que s'il brise les coques ». Et si Voltaire, ironique mais prudent, avançait que « Zadig fut écrit en ancien chaldéen que ni vous ni moi n'entendons », c'était pour se préserver des poursuites des censeurs. J. F. Perrin pense que « comme tous les livres que nous lisons, les contes orientaux sont des têtes de mort qui parlent à nous lecteurs depuis le hors temps de la littérature ».

Quant au sens crypté, si l'on croit que Crébillon a voulu évoquer les démêlés de la Régence avec le pape Clément XI et sa bulle *Unigenitus* contre les jansénistes ou encore délivrer un message sur la transmigration des âmes, on peut aussi imaginer qu'il a écrit pour le plaisir de ses lecteurs et qu'il s'y est beaucoup amusé : « Vous avez donc été sophia mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé ! dites-moi, étiez-vous brodé ? - Oui sire, répondit Amanzei, le premier sophia dans lequel mon Ame entra était couleur de rose, brodé d'argent. - Tant mieux dit le sultan, vous deviez être un assez beau meuble » !

Annie Krieger-Krynicky